future église où nous recevrons peut-être des centaines d'abjurations ?

E. Bonald, O. M. I.

VICARIAT DE SAINT-ALBERT.

LETTRE DU R. P. RIOU AU T. R. PÈRE GÉNÉRAL.

Aperçu historique sur les Missions des Pieds-Noirs [1].

Mission de la Sainte-Trinité (Blackfoot-Crossing),
le 24 janvier 1902.

Mon très révérend et bien-aimé Père,

Le 17 janvier 1901, je quittais ma chère Mission des Gens du Sang pour venir par obéissance prendre la charge de la Mission des Pieds-Noirs proprement dits, la Mission de la Sainte-Trinité. Inutile de vous dire ce que ce premier changement m'a coûté ; c'est à la Mission Saint-François-Xavier que j'ai débuté, c'est là que se trouvent mes premiers enfants dans la Foi ; je les aimais, ces enfants, nonobstant leurs défauts et leur nature sauvage ; et malgré les souffrances physiques et surtout morales que j'y ai endurées, il n'y avait que l'obéissance qui pouvait me séparer d'eux.

Ici je trouve le même champ d'évangélisation, les sauvages de la même tribu des Pieds-Noirs avec les mêmes défauts et les mêmes vices, comme aussi avec les mêmes bonnes qualités. Chaque peuple a son lot de bonnes qualités, comme tous les enfants d'Adam ont leur part de misères. Assurément les Pieds-Noirs ne sont pas sans défauts, ils en ont peut-être plus que d'autres : c'est une race fière, orgueilleuse, et par suite difficile à dompter ; ils sont paresseux et conservent encore leurs habitudes

(1) Voir *Missions*, t. VII, p. 244 ; t. XXIII, p. 21, 245 ; t. XXIV, p. 40 ; t. XXIX, p. 445.

primitives : ils se tatouent et se livrent à leurs ridicules superstitions.

Mais quand la grâce de Dieu touchera ces cœurs endurcis, ils feront de bons chrétiens; ils n'ont pas la foi, quoi d'étonnant si l'on trouve en eux tant de défauts.

Le Pied-Noir est intelligent; le cadre de ses connaissances est sans doute bien limité, et cela parce que son intelligence n'a pas été cultivée. Parmi les gens civilisés, le même cas n'arrive-t-il pas? Combien d'ignorants auraient fait des génies, s'ils avaient reçu le bienfait de l'éducation. Le Pied-Noir a du cœur. Bien des familles même respectables dans le monde civilisé trouveraient en eux des exemples condamnant leur manque de charité. Les sauvages aiment leurs enfants et ne s'en séparent que très difficilement. Quand la mort vient ravir quelqu'un des leurs, on voit éclater cet amour sincère. Les vieillards ne sont pas rejetés, maltraités, comme cela se voit ailleurs.

Je vous entretiendrais plus longtemps, mon très révérend Père, de ce chapitre des qualités de nos sauvages, si je n'avais pas l'intention de vous donner un aperçu sur le commencement et le développement de l'œuvre d'évangélisation des Pieds-Noirs, sur les peines et fatigues attachées à ce genre de ministère et sur les causes de notre insuccès.

Avant l'année 1880, les sauvages appartenant à la tribu pied-noire, c'est-à-dire les Pieds-Noirs proprement dits, les Gens du Sang, les Piéganes et quelques Sarcis, erraient dans la vaste prairie, aujourd'hui connue sous le nom de Sud-Alberta-Assiniboine, et la partie nord du territoire du Montana (États-Unis). Ils n'avaient pas de résidence fixe; aussi le missionnaire, obligé de les suivre dans leurs expéditions, ne pouvait les visiter régulièrement. En 1880, à la suite d'un traité particulier, le

gouvernement assigna deux réserves aux sauvages de cette tribu : une très grande sur la rivière des Arcs, à peu près à 50 milles de Calgary, comprenant une étendue de plus de 120 milles, destinée aux Pieds-Noirs proprement dits, aux Gens du Sang et aux Sarcis; l'autre, plus petite, était située sur la rivière du Vieu, à peu près à 12 milles de Mac-Leod, et destinée aux Piéganes. Mais les Gens du Sang et les Sarcis n'étaient pas satisfaits de ce partage : ils voulaient avoir des réserves séparées. Le gouvernement, après quelques difficultés, se rendit à leur désir : la Réserve des Gens du Sang fut choisie à 18 milles au sud de Mac-Leod, entre la rivière Sainte-Marie et la rivière du Ventre, du côté des montagnes Rocheuses, vaste territoire propre à la culture et à l'élevage. Les Sarcis furent placés le long du Fish-Creek, à environ 9 milles au sud de Calgary. Ainsi les sauvages étaient définitivement établis sur des réserves.

Le gouvernement promit de subvenir à leurs moyens d'existence, vu que le buffalo avait complètement disparu. Des agents, fermiers instructeurs et autres employés, furent désignés pour chaque réserve : ils devaient pourvoir aux besoins matériels, enseigner la culture, l'élevage, etc. D'un autre côté, l'établissement des missionnaires répondait aux besoins spirituels de la tribu.

Pendant l'été de 1881, S. Gr. Mgr Grandin visita cette partie de son diocèse dans le but de choisir dans chaque réserve un emplacement pour la Mission. Il était accompagné du R. P. Doucet, le seul missionnaire du district du Sud (Calgary, Mac-Leod), et de deux Frères qui devaient exécuter les travaux des bâtisses. Il fut profondément peiné du malheureux état de ces pauvres sauvages, tous adonnés encore à leurs pratiques superstitieuses. Néanmoins il fut reçu partout avec beaucoup de bienveillance, et les chefs manifestaient hautement leur sa-

tisfaction de savoir que bientôt ils auraient avec eux les prêtres de la vraie religion. Ainsi fut choisi dans chaque réserve l'emplacement de la Mission, et les Frères se mirent aussitôt à l'œuvre. Ces bâtisses devaient être très humbles et peu différentes des huttes des sauvages; pour murs, des troncs d'arbres inégaux et non équarris, et pour toit quelques perches.

Les Frères, devant se rendre à Saint-Albert avant l'hiver, laissèrent l'ouvrage inachevé. De son côté le R. P. DOUCET partit pour Calgary.

C'est vers ce temps que le R. P. LEGAL, aujourd'hui notre révérendissime vicaire, fut désigné pour les Missions du nord-ouest. Il arriva à Saint-Albert après un long et pénible voyage : trois mois pour venir du Portage-Laprairie à Saint-Albert. A son arrivée, Mgr GRANDIN était absent, visitant les Missions du Nord, l'Ile-à-la-Crosse, le lac Caribou, etc. Sachant que le P. LEGAL devait venir dans son vicariat, il avait laissé une lettre assignant au nouveau missionnaire les Missions des Pieds-Noirs comme son champ de bataille. Le R. P. LEGAL se prépara à partir avec un groupe de métis qui s'en allaient dans cette direction. Le bon Père était désappointé de quitter Saint-Albert sans avoir la consolation de rencontrer son évêque. Cependant la Providence disposa tellement les choses, que finalement cette consolation ne lui fut pas refusée. La veille du jour que la caravane devait se mettre en route, un dimanche, dans l'après-midi, toutes les cloches de la cathédrale sont mises en branle, et le bruit se répand tout à coup que Monseigneur arrive. Le départ fut retardé d'un jour. C'était la fin de l'automne. A cette époque de l'année, les rivières sont à moitié gelées, de là bien des ennuis pour les voyageurs. La caravane mit plus de deux semaines pour parcourir la distance de Saint-Albert à Calgary (plus de 200 milles).

Elle arriva sur la rivière des Arcs, en face de Calgary, vers le commencement de novembre.

Calgary alors était bien modeste avec la pauvre maison du missionnaire, les bâtiments de la police montée où se trouvaient une centaine d'hommes, un magasin, une douzaine de huttes en troncs d'arbres dispersées çà et là et habitées par des métis. On ne parlait pas beaucoup de la ligne du chemin de fer, et cependant, quelques années plus tard, le grand chemin de fer interocéanique devait passer exactement à cet endroit. Depuis, quel changement! La ville actuelle de Calgary s'agrandit et s'embellit rapidement : maisons en pierre, magasins, églises, électricité, etc. L'église catholique, Notre-Dame de la Paix, est un vrai monument.

A Calgary, le P. Legal rencontra le P. Doucet. Après être restés deux semaines à la Mission pour mettre ordre aux affaires, selon les instructions données par Mgr Grandin, les deux Pères se mirent en route pour aller passer l'hiver sur la réserve des Piéganes dans le principal but d'étudier la langue pied-noire. Le R. P. Doucet connaissait déjà le sauvage. Ils arrivèrent au commencement de décembre à leur nouveau poste, où les sauvages les reçurent avec beaucoup d'égards. Ils trouvèrent la construction dans l'état où l'avait laissée les Frères, c'est-à-dire inachevée. Les sauvages avaient bien promis de tout finir pour le commencement de l'hiver, mais il n'y avait ni plancher, ni portes, ni fenêtres. Il n'y avait pas de temps à perdre, car il faisait déjà très froid. Les deux Pères se mettent immédiatement à l'ouvrage pendant plusieurs jours, aidés de quelques sauvages. Vers le 8 septembre, fête de l'Immaculée Conception, ils pouvaient entrer dans leur nouvelle demeure. C'est dans cette froide et misérable cahute qu'ils passèrent un long hiver, profitant de leurs rapports journaliers avec les Pieds-Noirs pour bien

apprendre leur langue. Comme le P. DOUCET pouvait déjà converser avec eux, on ouvrit une petite école pour les enfants et l'on enseigna la prière, le catéchisme, à ceux qui venaient à la Mission. Il devint bientôt évident qu'il n'y avait d'espoir de faire des chrétiens de ces sauvages que dans un avenir très éloigné. Ils avaient désiré avoir le prêtre au milieu d'eux, plutôt en vue d'une assistance matérielle que de toute autre chose. Ils étaient trop attachés encore à leurs vieilles superstitions pour se rendre à la lumière de la Foi ; et je ne parle pas de la corruption et des vices de toute sorte qui étaient dans cette tribu à l'état héréditaire, ni de l'influence de blancs aussi dépravés qu'eux. Avec cela, c'étaient les plus orgueilleux des hommes, et par là même les moins préparés à la pratique d'une religion d'humilité, de sacrifices et de renoncement.

Vers Pâques, les deux Pères retournèrent à Calgary pour subvenir aux besoins spirituels des catholiques de cette localité et des environs. Ils attendirent là le P. LEDUC qui devait amener de nouveaux ouvriers pour ce trop vaste champ d'évangélisation. En effet, quelque temps après Pâques, le P. LEDUC arriva de Saint-Albert accompagné du P. CLAUDE.

Le P. CLAUDE devait rester à Calgary pour permettre aux PP. DOUCET et LEGAL de consacrer tout leur temps aux Missions sauvages.

Après le départ du R. P. LEDUC, ces deux vaillants missionnaires entreprirent la visite générale de la tribu des Pieds-Noirs avec le but particulier de baptiser les jeunes enfants si l'occasion se présentait, ce qui n'était pas encore arrivé par le passé, les sauvages menant encore la vie nomade. Ils commencèrent par la réserve des Pieds-Noirs proprement dits, de là se rendirent chez les Piéganes et terminèrent par la réserve des Gens du Sang.

Pour une telle mission, quelques semaines de séjour sur chaque réserve étaient nécessaires. Ils visitèrent tous les camps, s'efforçant de décider les sauvages à faire baptiser leurs enfants. La plupart se laissèrent persuader, et 650 enfants au-dessous de sept ans reçurent la grâce de la régénération.

Sur ces entrefaites, ils apprirent la bonne nouvelle que le P. Lacombe, qui s'était déjà dépensé pendant plus de vingt ans dans les Missions du nord-ouest, revenait à son ancien champ d'évangélisation. Il devait s'occuper particulièrement de cette partie du diocèse de Saint-Albert qui comprend les Missions des Pieds-Noirs.

Dans les premiers jours de 1883, le R. P. Lacombe se trouvait chez les Gens du Sang, et les PP. Doucet et Legal chez les Piéganes.

Un peu avant Pâques, le P. Lacombe s'en alla à Calgary et passa ensuite quelque temps sur la réserve des Pieds-Noirs proprement dits. La première maison qu'on y avait bâtie avait été balayée par la rivière qui avait débordé, et le P. Lacombe dut se faire une nouvelle résidence à quelque distance de là, plus près du camp. C'est la résidence actuelle des missionnaires. Cette maison est assez spacieuse, mais bâtie trop hâtivement pour fournir un logement satisfaisant.

Peu de temps après, une épidémie se déclara tout à coup parmi les Indiens. Le P. Lacombe écrivit au P. Legal de se rendre à la traverse des Pieds-Noirs et d'y rester; il y séjourna lui-même la plus grande partie du temps. On avait affaire à un érysipèle très grave. La tête, les bras, les jambes enflaient et devenaient une masse de pourriture. Les Pères soignèrent les malades de leur mieux au moyen de quelques médecines qu'ils avaient apportées, mais ce n'était pas sans difficultés, car les sauvages ne voulaient pas se soumettre aux précautions qui

auraient assuré leur guérison ; pour qu'ils aient confiance en une médecine, il faut qu'elle guérisse instantanément. Les malades étaient en majeure partie des jeunes gens et des personnes âgées ; bon nombre de vieillards moururent. Les Pères eurent le bonheur de baptiser quelques Pieds-Noirs à leur lit de mort ; mais quand l'épidémie devint plus bénigne, les sauvages se dispersèrent dans les bois et les malades guérirent lentement. Le fléau s'abattit ensuite sur la réserve des Piéganes où résidait le P. Doucet, puis sur la réserve des Gens du Sang. Laissant les Pieds-Noirs proprement dits, le P. Legal s'en alla à la rivière du Ventre où il trouva les mêmes devoirs à remplir. Il y resta aussi longtemps que dura la maladie, assistant, encourageant, baptisant les vieux sauvages, faisant son possible pour les soulager et les guérir.

Vers ce même temps arriva un autre ouvrier, le P. Van Tighem, qui fut désigné pour Mac-Leod et les blancs des environs. Ainsi, les missionnaires ont augmenté en nombre selon les besoins de la population.

A cette époque se produisit un événement qui changea la face du pays. Le Pacifique-Canadien atteignait Calgary et se continuait vers les Montagnes Rocheuses. Le courant d'émigration commença à nous envoyer des blancs de tous pays. Les PP. Lacombe, Claude et Van Tighem s'occupèrent des nouveaux venus. Les PP. Doucet et Legal continuèrent l'évangélisation des sauvages : le premier avec résidence à Blackfoot-Crossing, le second chez les Piéganes, tout en visitant de temps à autre les Gens du Sang.

Telle fut d'abord l'œuvre des missionnaires : beaucoup de soucis et de fatigues et peu de résultat.

Les causes de ces insuccès étaient nombreuses et de plusieurs sortes. Il était relativement facile de convertir les sauvages avant leurs rapports avec les blancs, car

plus les tribus sauvages ont de relations avec des blancs de toute nationalité et de toute classe, plus la tâche de faire d'eux des chrétiens devient difficile. En effet, les blancs — ceux que les sauvages connaissent le mieux — étant souvent des hommes sans mœurs et sans religion ou de religions diverses, sont bien peu aptes à laisser dans l'esprit des sauvages une impression favorable et une haute idée du caractère moral des blancs. Aussi les sauvages, surtout maintenant, parmi ces diverses religions, en lutte continuelle, ne savent pas laquelle choisir et demeurent indifférents à toutes. Ils font néanmoins très bien une distinction entre les ministres protestants qu'ils considèrent au plus comme des maîtres d'école, et ceux qu'ils appellent les vrais prêtres. Cette idée toutefois n'est pas assez forte pour leur faire abandonner leurs superstitions et accepter les enseignements de la robe noire. Ceci est surtout vrai pour les hommes d'âge mûr et les vieillards. On espère cependant que la génération qui grandit sera plus facile et que, petit à petit, les pratiques païennes disparaîtront et que la foi nouvelle s'implantera sur leurs ruines.

Plein de cette espérance, Mgr Grandin fit un voyage à Ottawa en 1883, afin d'obtenir du gouvernement des ressources pour des écoles industrielles en faveur des Indiens. On en établit deux : l'une à Qu'Appelle pour les Cris, l'autre à High-River, dans l'Alberta, à 22 milles de Calgary, non loin de Blackfoot-Crossing.

Le P. Lacombe eut la charge de cette dernière. Les travaux commencèrent au printemps de 1884. C'était une bâtisse spacieuse et confortable pour le pays. Sur la fin de l'automne, tout était prêt pour recevoir les élèves. Le P. Lacombe fut assez heureux pour s'assurer le concours des Sœurs Grises de Montréal. Mais on se heurta à des difficultés de la part des sauvages.

Les parents sont très attachés à leurs enfants et ne veulent pas facilement se séparer d'eux ; de plus, des mensonges de toutes sortes de la part de quelques intéressés ou plutôt de sectes jalouses, furent répandus dans le pays. On vit tout de suite qu'il serait difficile de recruter des enfants pour l'école. Cependant, peu à peu, il fut possible de convaincre quelques garçons de quitter le camp pour devenir élèves de l'institution. La plupart étaient des orphelins dont les parents adoptifs se souciaient peu, et plusieurs étaient trop âgés pour qu'on pût les garder longtemps à l'école. Pendant l'hiver, un certain nombre de parents vinrent réclamer leurs enfants, et au printemps beaucoup retournèrent dans les réserves. Il a été très difficile depuis d'avoir des élèves pieds-noirs, quoiqu'il fût aisé d'en recruter dans le Nord parmi les Cris. Le P. Claude devint le principal de cette école.

Le travail sur les réserves se continue avec activité. Il consiste à visiter les malades et les vieillards pour les préparer à mourir en chrétiens, à baptiser les enfants et à catéchiser les adultes. Cet ouvrage ne se fait pas aisément. Outre l'apathie, la négligence et la mobilité de caractère du sauvage, il y a les difficultés matérielles : voyages fréquents et pénibles, intempéries d'un rigoureux climat, très rudes tempêtes de neige en hiver, fleuves débordés au printemps, chaleurs de l'été, etc. Le désir des missionnaires était depuis longtemps d'avoir des écoles sur les réserves, dans l'espoir de meilleurs résultats pour l'évangélisation. Pendant l'été de 1886, il fut décidé que l'on s'assurerait les services d'un instituteur et qu'une école serait bâtie chez les Piéganes. On se mit aussitôt à l'œuvre, et à la fin de septembre la bâtisse était terminée. On en prit possession au mois de décembre, et depuis l'école a fonctionné régulière-

ment jusqu'à l'ouverture de l'école-pension en 1896 La moyenne des enfants était de vingt-cinq à trente. Dans l'hiver de 1887 et 1888, malgré les tempêtes et la neige, les enfants ont montré un grand courage en parcourant tous les jours la distance entre le village et l'école, à laquelle ils venaient assidûment. Les enfants sauvages sont généralement très intelligents ; ils apprennent facilement même plus facilement que les enfants des blancs Ils ont un goût prononcé pour l écriture et le dessin Pour garder les enfants toute la journée, il fallait leur donner à manger : le gouvernement fournissait le biscuit, la Mission, le reste Le dimanche, l'école est transformée en chapelle pour la messe, les enfants viennent et plusieurs sauvages mêmes ont l'habitude de venir avec leurs enfants, et ainsi, petit à petit, on espère introduire chez eux les pratiques chrétiennes.

Au commencement de 1887, on bâtit une école à Blackfoot-Crossing Le P Doucet réussit à avoir un instituteur. Cette école a été maintenue jusqu'à l'ouverture de l'école-pensionnat en cette réserve, janvier 1900

Restait encore la réserve des Gens du Sang qui n'était visitée que de temps à autre. Il n'y avait pas d'école par la raison qu'il n'y avait pas de prêtre résidant C'est en 1888 que le R. P Legal fut désigné pour s'établir au milieu d'eux, le R. P Foist, qui était dans le district depuis deux ans et était chargé de Mac-Leod depuis 1886, prit la charge de la réserve des Piéganes avec le Frère J Berchmans, le frère du R P. Van Tighem

Le F Berchmans est un frère de charité de Courtrai (Belgique, Il arriva à Mac Leod le 8 avril 1886 Aussitôt qu'il fut sur la réserve des Gens du Sang, le R P Legal se mit en devoir de construire une maison-école à la place où se trouve actuellement la Mission, c est-à-dire

à 6 milles environ de la première résidence. Les sauvages avaient complètement abandonné leur premier camp et s'étaient dispersés par petites bandes le long de la rivière, il fallait donc que le missionnaire les accompagne et établisse sa résidence dans un point central accessible à tous. La nouvelle bâtisse, la maison actuelle du missionnaire, était une construction de 30 pieds sur 28, divisée en sept chambres dont la plus vaste devait servir d'école. Le R. P. LEGAL y fit la classe pendant quelques mois en attendant qu'il pût se procurer un instituteur. Vers le printemps de 1889, S. Gr. Mgr GRANDIN lui envoya un compagnon dans la personne du F. BARREAU. Arrivé à Calgary à la fin de l'été 1888, ce bon Frère fut désigné pour aller passer l'hiver à Mac-Leod, où le P. LACOMBE se trouvait depuis le départ du P. FOISY pour la réserve des Piéganes. Le P. LACOMBE accompagna le P. BARREAU chez les Gens du Sang. A leur arrivée, le P. LEGAL préparait le dîner pour lui et pour les élèves.

— Je vous laisse faire la cuisine, mon Père, lui dit le Frère.

— Pour ce midi, mon bon Frère, lui dit le P. LEGAL, ce soir vous prendrez la direction de la marmite.

Depuis ce temps, le F. BARREAU a occupé cet office et a été le factotum de la Mission des Gens du Sang. Il a toujours été un aide très précieux pour le P. LEGAL et pour ses successeurs.

En 1891, le R. P. NAESSENS fut chargé de l'école industrielle de Dunbow, tâche bien dure et bien ingrate en même temps que délicate pour un jeune missionnaire. A l'arrivée du R. P. NAESSENS, les enfants étaient mal disciplinés et désertaient souvent l'école, les employés étaient très indépendants, et même parfois insolents, mais petit à petit tout rentra dans l'ordre, les enfants commencèrent à s'attacher à l'école et il devint plus

facile de recruter de nouveaux élèves. Grâce à ses connaissances très étendues de l'anglais, le P. Naessens gagna la confiance des employés du gouvernement, obtint d'eux toutes les améliorations désirables pour son institution et les ressources nécessaires pour la faire progresser.

L'année suivante, 1892, le P. Danis augmenta encore le nombre des missionnaires des Pieds-Noirs. Comme il n'avait pas terminé ses études théologiques, il fut placé sous la direction du R. P. Legal, chez les Gens du Sang. Tout en complétant ses études, il devait se préparer au saint ministère en étudiant la langue de ces sauvages.

Les Pieds-Noirs, ne menant plus la vie nomade, forcés désormais de rester sur leurs réserves, ayant une nourriture tout à fait différente de celle qui leur était habituelle, quand les buffalos abondaient dans le pays, commencèrent bientôt à décroître ; la maladie se mit parmi eux, le sang s'appauvrissait et un grand nombre étaient attaqués de la terrible maladie de poitrine et des scrofules. Il y avait, il est vrai, un médecin pour soigner les sauvages, mais il occupait plutôt cette position pour toucher le traitement assigné par le gouvernement que par intérêt pour les sauvages. Il fallait une amélioration à cet état de choses.

Le R. P. Legal et le R. P. Lacombe prirent l'affaire en main ; ils écrivirent au gouvernement, lui mettant sous les yeux l'état misérable dans lequel se trouvaient les sauvages, demandèrent qu'un hôpital fût bâti sur la réserve où ces pauvres malheureux pourraient être soignés. La demande fut accordée, les plans furent envoyés au gouvernement, car le tout devait être construit à ses frais. La bâtisse était une pièce de 30 pieds carrés et une salle dortoir de 36 pieds sur 32 ; cette salle devait être divisée en deux, un côté pour les

hommes et l'autre pour les femmes. Le R. P. LEGAL fut le surveillant général des travaux et pour la fin de mai 1893 la maison était prête à recevoir les infirmes. L'ouverture se fit avec grande solennité. Le R. P. LACOMBE avait invité tous les gens de Mac-Leod à y assister, le ministre des affaires indiennes lui-même daigna venir d'Ottawa, ainsi que le commissaire des sauvages de Winnipeg, le R. P. NAESSENS, ses élèves de Dunbow avec la musique instrumentale, étaient aussi de la fête. Enfin rien ne manquait, sinon S. Gr. Mgr GRANDIN qui se fit remplacer par le P. LACOMBE pour présider la cérémonie. Il y eut des discours et des toasts, le R. P. LACOMBE voulait s'assurer le secours d'une communauté religieuse. Après avoir frappé à plusieurs portes sans succès, il obtint de l'évêque de Nicolet des Sœurs Grises ou Sœurs de charité. Ce fut un grand événement pour la réserve des Gens du Sang. Les sauvages connaissaient bien le dévouement du prêtre, qui affrontait avec eux tous les temps et tous les périls, mais ils ignoraient encore ce dont étaient capables « ces saintes femmes blanches », comme ils les appellent. Il faut certes aimer cette vie de sacrifices et de renoncement pour entreprendre une telle œuvre.

Les sauvages se sont fait soigner en grand nombre à l'hôpital dès la première année. Ce dévouement attira la confiance, mais la nature orgueilleuse du sauvage ne devait pas se soumettre facilement. Avec l'idée que les Pieds-Noirs et tous les sauvages en général ont de la femme, on ne devait pas s'attendre à trouver beaucoup d'ordre dans ces salles dès le début. Le missionnaire était souvent obligé d'intervenir. La tâche des religieuses était bien dure et bien ingrate, ne connaissant pas la langue pied-noire, devant soigner toutes espèces de maladies et vivre dans cette atmosphère viciée et insupportable par

suite de l'odeur des plaies et de la fumée du tabac indien Il fallait pour cela un dévouement surhumain et l'espoir d'une récompense éternelle.

Le R P Legal obtint en 1893 des ressources du gouvernement pour bâtir une seconde école sur la réserve des Gens du Sang, à 2 milles environ de la Mission, et il s'assura l'aide d'un second instituteur Mais bientôt les deux écoles furent confiées aux Sœurs de Nicolet et deux autres religieuses furent dirigées vers le nord ouest. Faisant partie de la communauté des Sœurs de l'hôpital de Blood Reserve, ces deux religieuses se rendaient tous les matins à leurs écoles, l'une à la Mission, l'autre à 2 milles de distance Inutile de dire qu'ici encore la tâche était dure et ingrate. Imaginez une pauvre religieuse, ne connaissant pas la langue sauvage, obligée de quitter sa communauté chaque matin, été comme hiver, par tous les temps, par des chemins parfois impossibles, pour aller passer la journée à 2 milles de distance, sans autres voisins que des sauvages, dans une pauvre maison en troncs d'arbres. Le P. Barbeau, qui, tous les jours, accompagnait la sœur à son école, a lui-même fait l'expérience de cette vie de souffrances et de renoncement Combien de fois n'a-t-il pas fait le tour du camp pour amener les enfants à l'école ! Quand la neige était trop profonde, il fallait mettre les plus petits sur l'épaule et conduire les autres par la main En hiver, les enfants venaient assez assidûment à l'école, mais pendant l'été la plupart prenaient la clef des champs et allaient se cacher dans le bois Ces débuts pénibles et sans consolations ont été les mêmes dans toutes nos Missions pied-noires : le bien se faisait, mais très lentement, c'était le temps du défrichage on semait, mais quand est-ce que la moisson serait mûre ?

Ce fut en 1893 que les Missions pied-noires furent

érigées en district particulier et séparées des Missions blanches. Les PP. LACOMBE, LEDUC, LE STANC et LEGAL en furent tour à tour les Supérieurs. Cette même année devait être pour la réserve des Gens du Sang une année de consolation. Jusque-là les offices se faisaient dans la salle d'école, mais le local était devenu insuffisant. Il fallait bâtir, et le R. P. LEGAL avait obtenu des ressources pour construire une église. C'est une pièce de 24 pieds sur 30 avec une addition de 12 pieds sur 12 comme sanctuaire ; sur la façade s'élève un joli petit clocher d'une quinzaine de pieds, qui, deux ou trois ans plus tard, recevait une belle cloche ; en même temps, M. Brodeur, le frère de la sœur supérieure de l'hôpital, la dotait d'un orgue. Les sauvages commençaient à se faire chrétiens, et la Mission avait déjà un petit noyau de catholiques. Ce progrès se continua jusqu'en 1897, où des changements de missionnaires sur les réserves occasionnèrent une crise dans l'évangélisation des sauvages.

En 1894, le F. BARREAU faisait ses vœux perpétuels et le F. DANIS recevait la prêtrise, puis était envoyé à l'école industrielle de Dunbow.

Vers l'automne de 1896, un nouveau missionnaire arriva à Saint-Albert. Après quelques mois de séjour à Calgary, le P. RIOU reçut son obédience pour la réserve des Gens du Sang. A son arrivée, il trouva tout le monde en émoi, parce qu'un sauvage de cette réserve venait d'en tuer un autre, ce qui avait mis sur pied toute la police. Jour pour jour, un mois plus tard, le sauvage fut pris, emprisonné à Mac-Leod, jugé et pendu. Le P. LEGAL fut choisi comme directeur spirituel de ce sauvage, ce qui lui fit passer la plupart de son temps à Mac-Leod jusqu'au jour de l'exécution. Le nouveau missionnaire se mit immédiatement à apprendre le pied-noir pour faire quelque bien. Pendant l'absence du P. LEGAL, il

devait suffire à tout : baptêmes, visite des malades, etc. Lorsque Mgr Legal fut élevé à la dignité épiscopale, il lui laissa la charge de la mission avec toutes ses responsabilités.

C'est ici que commence la crise dont se ressentent encore les missions pied-noires. A l'arrivée du P. Riou, le P. Foisy quittait la Mission des Piéganes et le P. Danis était chargé de cette réserve. Il y avait pénurie de missionnaires aptes à faire un ministère fructueux. A part les PP. Doucet et Naessans, c'étaient de tout jeunes Pères sans expérience, ne connaissant pas la langue et par là même ne pouvant avoir de l'influence sur les sauvages. Plusieurs sauvages cessèrent de venir aux offices et s'éloignèrent du prêtre. En un mot, la tâche était dure et peu encourageante.

Le P. Foisy, avant de quitter les Piéganes, avait entrepris la création d'une école-pension avec les secours obtenus du gouvernement. La maison fut terminée en 1898, et les sœurs y entrèrent avec les enfants. La Mission des Piéganes commence à sortir de ses langes. Mgr Legal avait accordé au P. Danis les ressources nécessaires pour bâtir une église, qui fut ouverte au culte cette même année. Depuis, la Mission des Piéganes continue à progresser, et c'est aujourd'hui la plus florissante du district.

C'est vers 1898 que Mgr Legal obtint du gouvernement une école-pension pour les Gens du Sang. Les travaux commencèrent aussitôt sous la direction du P. Riou qui, ne connaissant ni l'anglais ni le sauvage, eut de très grandes difficultés pour mener l'entreprise à bonne fin. Là où les moyens humains font défaut, la bonne Providence y pourvoit. L'école fut ouverte le 1er novembre 1899, et les Sœurs de Nicolet en furent chargées. Le tout n'est pas de bâtir, il faut recruter des enfants, et les

Pieds-Noirs aimant leurs enfants à l'excès, ne s'en séparent que difficilement. L'école n'avait que cinq enfants, mais, à force de patience et de persévérance, on arriva à vingt, et cela dans l'espace d'un an et demi.

En 1898, arriva le P. LÉPINE.

Au mois de janvier 1901, d'autres changements se firent. Le P. LE STANC fut nommé Supérieur du district; le P. DANIS envoyé chez les Piéganes; le P. DOUCET à la Mission des Gens du Sang avec le P. LEVERN, qui était arrivé au printemps de 1900; le P. RIOU fut chargé de la Mission de Blackfoot-Crossing, et le P. LÉPINE nommé principal de l'école industrielle, en remplacement du P. NAESSENS, appelé en Belgique.

Cette Mission de Blackfoot-Crossing est encore à son début; il y a pourtant depuis 1900 une école-pensionnat, mais qui n'est pas encore terminée. Les Sœurs de la Providence qui l'ont acceptée ont trouvé à leur arrivée dans le pays une pauvreté dont elles ne se faisaient pas idée. La maison n'était pas meublée. Un seul poêle devait suffire à chauffer cette immense bâtisse, et le froid était si intense qu'une seule chambre devait servir de dortoir, classe, cuisine, réfectoire et chapelle.

Les débuts de cette institution furent bien humbles: 6 enfants pour commencer; néanmoins, avant la fin de 1901, on comptait, à l'école, 22 élèves: 19 sauvages et 3 orphelins blancs.

En 1898, le F. John MORKIN reçut son obédience pour l'école industrielle où il rend de grands services. Le R. P. SALAUN a reçu son obédience pour Blackfoot-Crossing en octobre 1901.

Le bien se fait lentement; en cela rien d'étonnant, les missionnaires n'ont rien pour parler à l'imagination des sauvages, c'est la pauvreté extrême, pendant qu'autour de nous les ministres protestants surabondent de res-

sources. Ces gens, à force de mensonges et de présents, n'attirent pas à eux des prosélytes, mais ils éloignent les sauvages du prêtre catholique. Il est vrai que l'ambition des révérends se borne à ce maigre résultat. Pour frapper l'imagination des sauvages, il faut quelque chose qui paraisse, et sur cette réserve le missionnaire n'a même pas encore une église ; les offices se font dans une chambre de l'école. C'est bien triste pour une mission, vieille de vingt ans, d'en être réduit là, et pourtant, l'expérience le prouve, les anciens missionnaires s'accordent à le dire, le bien ne peut se faire tant qu'il n'y a pas d'église. Espérons que cette situation sera comprise par de bonnes âmes qui aient à cœur l'extension et la propagation de la foi.

Dès mon arrivée à la Mission de Blackfoot-Crossing, j'entrepris une visite générale de la réserve. Je fus reçu assez froidement, les sauvages ne comprenant pas qu'on leur enlève le missionnaire qu'ils aiment et estiment, auquel ils sont attachés et qu'ils regardent comme un père. Ils sont lents à faire connaissance avec le nouveau venu et prennent tous les moyens pour exercer sa patience, afin de le connaître davantage. Rien n'est épargné pour exciter sa générosité, mais, quand le Pied-Noir s'aperçoit que les flatteries et les beaux discours ne font pas d'effet, il ne tarde pas à en venir aux railleries et aux affronts. Il faut tout supporter avec patience et petit à petit l'on finit par se faire accepter.

D'autre part, les révérends profitent de cette occasion et redoublent d'efforts pour détourner les sauvages de la robe noire, leur faisant croire que les missionnaires ne les aiment pas, puisqu'ils les abandonnent si facilement.

Ne vous étonnez donc pas, mon très révérend Père, si le résultat des travaux du missionnaire, dans le con-

rant de cette année, n'a pas répondu entièrement aux peines et aux efforts qu'il s'est imposés : une quarantaine de baptêmes dont une dizaine d'adultes, une douzaine d'enterrements et deux mariages.

Le catéchisme prend la plus grande partie du temps du missionnaire avec les visites à domicile : d'abord catéchisme tous les jours aux enfants de l'école, ensuite aux adultes, quand les sauvages viennent à la Mission. Il est très difficile de catéchiser les sauvages chez eux : là ils ont la parole et parlent de tout, excepté de religion ; sans doute, on s'efforce toujours de leur donner quelques notions sur la prière et leurs devoirs, mais ils se fatiguent vite de cela et ne se gênent pas pour vous dire de partir. Telle est notre situation actuelle.

Ces quelques notes vous donneront un aperçu général sur les Missions des Pieds-Noirs. Jusqu'à présent, les missionnaires ont travaillé beaucoup : plus tard peut-être verra-t-on le résultat de leurs fatigues et de leurs travaux. Quand? Dieu seul le sait.

RIOU, O. M. I.

L'ÉCOLE INDUSTRIELLE DE DUNBOW.

RAPPORT DU R. P. LÉPINE AU T. R. PÈRE GÉNÉRAL.

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Vous savez sans doute que la sainte obéissance, après m'avoir conduit en différentes places pendant les trois ans de mon séjour dans le diocèse de Saint-Albert, m'a appelé, en avril 1901, à la lourde tâche de remplacer, d'abord *pro tempore*, puis définitivement, le R. P. NAESSENS.

C'était une lourde tâche, en effet, pour un *jeune*, que la charge de principal de l'école industrielle Saint-Joseph